RAOUL

Sur la réalisation de l'art et la fin de la culture.

1.

La culture est l'idéologie de la créativité: elle empêche la créativité de se réaliser sur terre en la réalisant dans le ciel des idées. Issue de la division du travail mais révélée comme sphère séparée dans le mouvement historique où la matérialité des rapports de production trahit la matérialité des rapports humains, la culture est, avec plus d'ambiguïté que les autres idéologies, le lieu de la subversion aliénante, la nuit de l'humain dans l'inhumain.

2.

Comme négativité, la culture combat, dès le 16e siècle, l'impérialisme religieux et l'emprise de la matérialité économique, tandis que forgeant ses propres armes dans la lutte, elle revendique une autonomie qui n'est que la conséquence et la conscience du parcellaire et de la séparation. Cependant, son autonomie apparente la fonde comme positivité, avec des normes apparemment spécifiques et qui ne sont que les normes de l'apparence générales, du spectacle idéologique.

3.

L'impossibilité où se trouve la créativité d'entrer dans la production au même titre que le travail forcé a fait de la culture une zone marginale où les idées de la classe dominante viennent rencontrer non leur négation réelle mais leur antinomie complémentaire: l'idée de gratuité. C'est par ce biais qu'il se créera, à mesure que les grandes idéologies s'effritent et que s'accélère la baisse tendancielle du taux de profit, un modèle de contemplation et un marché culturel qui trouveront à se généraliser dans l'économie de consommation.

4.

La culture est le culte de l'objet pur qui comble le vide cultuel de la marchandise. C'est l'utilité de l'agréable jointe à l'agréable de l'inutilité, qui culmineront dans le gadget. Quand elle n'est pas étouffée ou mutilée, la part de subversion qui pénètre dans la culture est alors confite en un objet de contemplation.(Il a fallu un siècle pour que Sade et Lautréamont, dûment momifiés, accèdent à cette vallée de Los Caidos dont les succursales vont des supermarchés aux cathédrales, en passant par les commissariats de police et autres maisons de la culture.) Mais par ailleurs, la sursaturation de valeurs d'échange dont le seul usage licite est d'être vu augmente de façon illusoire le champ de disponibilité de l'objet pur, tout en réduisant à deux possibilités, très nettement présentes dans le monde actuel, son emploi réel, c'est-à-dire sa pratique à des fins passionnelles : la destruction et le détournement. Une frontière sans incertitude sépare désormais les hommes de la pratique subversive et ces métaphysiciens du regard en quoi se muent peu à peu les gens de culture, hommes de l'esprit dominant commis aux hommes de main du pouvoir.

5.

La culture est aujourd'hui le marché de l'oeuvre d'art et d'esprit devenue le modèle de la marchandise. La cohérence économique actuelle se cherche principalement dans la logique du consommable. Or quelle est la perfection du produit consommable sinon son pouvoir d'autodestruction ? Disparaissant, il atteint en effet à la valeur d'échange la plus élevée, celle que confère la rareté; se reproduisant, il ne sature jamais le marché. De plus, l'objet de consommation est ainsi conservé comme image et souvenir dans les catégories du spectacle : le rien qui se perd en consommation se recrée en idéologie du rien. Ce qui répond le mieux à cette

exigence, c'est la marchandise artistico-culturelle. Le happening est un gadget parfait.

6.

La survie du capitalisme passe par une société de survie où la marchandise englobe dans la gratuité - ici présentée comme la source de toute liberté - l'aliénation commune de celui qui la produit et de celui qui la consomme. C'est en colonisant la culture et en faisant de la gratuité le " plus-point" de la rentabilité que le capitalisme, dans une phase de son stade impérialiste curieusement méconnue par Lénine, se sauve en se socialisant. Socialement, le gratuit (ce qui n'a pas à rendre compte) a toujours été le signe d'une gratification honorifique. Dès que l'oeuvre d'art se transforme,par la loi d'expansion du marché, en marchandise de luxe, le pouvoir de consommer s'assimile à la consommation de pouvoir. L'annexion de la culture comme marché marginal annonce d'autant mieux la colonisation de la vie quotidienne qu'elle s'opère paradoxalement sous la pression d' une force hostile au capitalisme, le socialisme qui lutte pour démocratiser et pour étendre l'espace-temps de la consommation (isntruction publique et meilleure répartition des biens).
La colonisation de la culture a été cette victoire de la bourgeoisie, que les mouvements révolutionnaires ont sousestimée dans la mesure où leurs responsables, trop enclins à réduire à la simple conquête des biens de survie l'ensemble des revendications prolétariennes, trouvaient dans la faillite attendue du système de production capitaliste ~~le~~ prétexte ~~pour~~ à s'intégrer dans le système de consommation, et ainsi même le droit d' ériger le pouvoir de la théorie en théorie du pouvoir.

7.

L'artiste ressent trop l'incompatibilité de la création et de la production pour poétiser les normes de travail. Au contraire, tout l'incite à faire consommer. Il rêve d'une participation universelle idéale, d'une communauté contemplative, d'une religion de l'objet à voir dont il serait le mage. La société du spectacle répond à ce voeux : un système économico-social où l'oeuvre d'art devient marchandise à mesure que le gadget devient oeuvre d'art prédispose évidemment l'artiste à assumer le rôle d'organisateur du spectacle idéologique et à se reconvertir en sociologue. Ce que le combat pour la créativité contient toujours de subversion se porte ici garant du projet révolutionnaire abandonné sur le champ de bataille politique - mais de façon aussi fragmentaire et donc aussi fausse.
Dès l'instant où leur amour de la " gratuité " donna du prix à leurs oeuvres les artistes maudits de 1900 connurent la gloire posthume d'avoir été des marchands ratés; mais c'est de leur vivant meême que la volonté de subversion des artistes modernes est ce qui les paie le mieux en prestige pour peu qu'ils succombent au fétichisme de leur oeuvre.

8.

L'instruction publique est le plan d'accès à la consommation idéologique et culturelle. C'est une route ascendante et descendante qui peut mener par contre sens à la poésie, d'où la necessité d'une police culturelle. Dans une société dominée par les impératifs de production, le rôle dans l'appareil productif délimite le savoir utile et définit l'homme instruit. Le savoir inutile appartient à l'artiste et à son public, détenteurs du gratuit suffisamment stylés pour reconnaître aux managers, qui produisent l'essentiel, le mérite de leur accorder l'accessoire. Le respect du gratuit et de ce qui l'autorise garde l'artiste et l'homme de culture de la subversion. Tandis que l'homme instruit devient le spécialiste, l' homme cultivé devient, dans une société dominée par les impératifs de consommation, un consommateur de biens matériels spiritualisés et de

biens spirituels matérialisés (la société de consommation dissout le vieux combat de l'idéalisme et du matérialisme). Par la force des choses, le spécialiste emprunte donc sa culture aux sources même où l'homme cultivé se spécialise : à l'organisation pré-cybernéticienne du pouvoir. La culture est désormais le projet de plus cohérent d'un oecuménisme idéologique où le chaos des valeurs (confusionnisme, auto-destruction, répétitif) a pour fonction d'harmoniser les mécanismes d'oppression et de soumission. Ou la culture sera décolonisée et rendue inutilisable, ou elle trouvera son point de dissolution et son inutilité dans la production cybernétisée des réflexes conditionnés.

9.

Puisque que ce qui est donné à voir est aujourd'hui donné à vivre illusoirement, l'alibi de l'artiste ne peut plus résider dans le fait de montrer, ni même de montrer l'interdit : il n'y a pas de spectacle révolutionnaire, pas de révolution spectaculaire. Pareillement, la démarche extrême où se confondent l'art de détruire et la destruction de l'art obéit encore à la logique du consommable, dont seule peut venir à bout la destruction de l'oeuvre d'art comme marchandise.
On voit mal comment un peintre, un sculpteur, un littérateur, un cinéaste qui viendrait à nier le rôle qu'il joue dans les supermarchés de la culture échapperait au mépris qui atteint l'ouvrier niant l'aliénation du travail forcé. Quand l'art d'avant-garde répartit les états d'avancement dans la promotion sociale, la poésie n'a plus qu'à rejoindre la poésie de la contestaion globale et son projet de cohérence. L'inspiration passe par la critique radicale. Pas d'art vivant hors de l'art de vivre. L'art sera subversif ou ne sera plus.

10.

L'IS expliquera aux artistes qu'elle peut les ramener à la créativité, dont ils s'éloignent aujourd'hui avec une inconscience qui risque de les désigner un jour au ressentiment des vrais défenseurs de la créativité.
Il faut que les meilleurs créent un art d'agitation à la mesure de la poésie faite par tous : immenses grafitis, peintures sur les murs d'enceinte des usines, commentaire graphique des façades de bâtiments administratifs répressifs et religieux, chansons de grève, leçons de détournement subversif, orchestration de cris hostiles dans les manifestations, comics et affiches, anti-happenings comme par exemple raids contre les salons d'ensemble, les critiques, les collectionneurs, les peintres du pouvoir, barbouillage de toiles exposées; et en général, toutes formes d'opposition pratique à l'art commercialisé et socialement adapté, encourageant l'éclosion d'un art anonyme sans valeur marchande.
Simultanément, on étudiera les possibilités d'une agitation dans et contre l'enseignement actuel (textes à l'usage des lycéens, voire livres d'images, expliquant notre option dans le monde actuel). Celle-ci poussera notamment au sabotage des maisons de la culture.